

Ciboulette de Reynaldo Hahn

ARGUMENT

ACTE I

Une nuit à Paris, en 1867, dans un café du quartier des Halles, des hussards fêtent leur nouveau capitaine, le fringant Roger de Lansquenet. Des coquettes participent à la fête mais la maîtresse de Roger, Zénobie, est retenue par son autre amant, le riche Antonin de Mourmelon. Le patron n'a pas plutôt écarté la troupe que Zénobie arrive avec Antonin. Elle envoie le jeune homme faire une course inutile afin de retrouver Roger. Le lieu est aussi fréquenté par un contrôleur des Halles sentimental et nostalgique, Duparquet. Les retrouvailles de Roger et Zénobie sont interrompues par le retour d'Antonin, bredouille. Duparquet lui révèle que Zénobie le trompe. Qu'à cela ne tienne : Antonin «donne» au capitaine sa maîtresse avec toutes ses dettes !

Sur le Carreau des Halles, la nuit se dissipe et les maraîchers arrivent des faubourgs alors ruraux de Paris, menés par Françoise et Auguste. Un peu en retard, Ciboulette est reçue chaleureusement : sa fraîcheur et son sens de la repartie en font la mascotte du marché. À sa demande, Auguste lui indique que la poissonnière, la mère Pingret, à défaut de vendre de la marchandise fraîche, lit l'avenir dans les lignes de la main. Ciboulette en a besoin : elle a dit oui à ses huit fiancés ! La mère Pingret lui prédit gloire et amour mais aussi des épreuves, ou plutôt des conditions : Ciboulette trouvera son mari sous un chou, l'enlèvera à une femme qui blanchira d'un coup,

et recevra un faire-part dans un tambour de basque... Un litige éclate entre un client, Grisart, et Ciboulette. Duparquet se révèle incapable de le régler mais Antonin dédommage Ciboulette. Les jeunes gens font connaissance. Très éméché, Antonin s'étend dans une charrette de légumes. Le jour se lève, les marchands de muguet arrivent, les maraîchers repartent vers leurs banlieues.



ACTE II

Dans leur ferme à Aubervilliers, les Grenu accueillent Ciboulette, qui rentre, accompagnée de Duparquet. Son oncle lui demande de choisir parmi ses huit soupirants.

Heureusement, Antonin surgit de la charrette aux légumes. Duparquet propose qu'il joue le rôle du vrai fiancé et le présente comme le nouveau métayer. Ciboulette est d'accord : ne dormait-il pas sous un chou ? L'oncle gobe la supercherie. Ensemble, les deux amoureux sont plus timides, mais plus sincères.

Les hussards surviennent avec Zénobie. Ciboulette enferme Antonin dans la cave puis affronte la coquette lors d'un tour de chant avant de lui lancer de la farine à la tête. Antonin se lance à la suite de Zénobie et Ciboulette réalise à la fois qu'elle l'aime et qu'elle l'a perdu. Accablant Duparquet de reproches, elle recueille ses confidences : lorsqu'on l'appelait Rodolphe et qu'il vivait une vie de bohème, il était l'amant de Mimi dont il déplore encore la mort.

Pour se racheter, Duparquet propose à Ciboulette de la présenter à un directeur d'opéra qui fera d'elle une étoile de sa troupe. Le village célèbre de bon cœur le départ de la désormais Conchita Ciboulero vers le boulevard des Italiens.

ACTE III

À l'Opéra Comique, le directeur reçoit ses amis : la comtesse de Castiglione, capiteuse chanteuse de salon, Duparquet, baron pour l'occasion, et Antonin, heureux d'avoir enfin rompu avec Zénobie. Quand Duparquet lui annonce que Ciboulette a disparu, Antonin décide de mourir. Ils écrivent ensemble sa lettre d'adieu à Ciboulette puis s'en vont boire.

Ciboulette arrive en cantatrice, nantie d'une mère de substitution, M^{me} Pingret, la poissonnière : elles sont sur leur trente et un. Antonin la courtise sans trop la reconnaître. Lorsque le directeur tend à Ciboulette la lettre d'adieu dans le tambourin, les trois conditions sont enfin remplies. Antonin et Ciboulette tombent dans les bras l'un de l'autre.

À LIRE AVANT LE SPECTACLE

Alors qu'on associe volontiers Reynaldo Hahn au théâtre musical léger, son opérette la plus fameuse, *Ciboulette*, ne fut pas l'aboutissement d'une démarche créatrice déjà fructueuse dans cette veine mais fut, au contraire, un coup d'essai qui aurait pu s'avérer sans suite dans une carrière jusqu'alors consacrée aux genres sérieux.

Alors que ce titre demeure, à l'Opéra Comique, l'opérette la plus emblématique de l'histoire de l'institution, elle n'appartient pas plus au répertoire maison qu'à la grande époque de l'opérette, puisqu'elle est née entre les deux guerres, presque quarante ans après la mort d'Offenbach, la figure fondatrice du genre.

Alors que *Ciboulette*, avec son titre frais et pimpant, s'attache à l'éveil des sentiments de deux jeunes gens, l'aristocrate citadin et la petite maraîchère, elle fut écrite par un compositeur savant de presque cinquante ans, expérimenté et scrupuleux.

Au-delà de ces paradoxes, *Ciboulette* est un ouvrage éminemment parisien, composé par une figure de la vie culturelle de la première moitié du XXe siècle, à l'aise dans les salons aristocratiques comme dans les music-halls, dans les musées comme dans les salles de rédaction des journaux.

L'intrigue débute dans le quartier des Halles du temps des pavillons Baltard et se termine dans le salon d'un grand animateur de la vie musicale parisienne du XIXe siècle, Olivier Métra, avec au centre un passage à Aubervilliers – lieu d'excursion dominicale pour les Parisiens en goguette après l'extension des limites de Paris en 1860. Dût-elle se dérouler dans des lieux moins emblématiques, l'œuvre serait parisienne par cela même qu'elle se veut un hommage à l'opérette. Ce genre moins vivace aujourd'hui à Paris qu'à Vienne – où plusieurs scènes importantes lui sont en partie consacrées – est pourtant né entre les Champs Élysées et le passage Choiseul. Il s'est développé sur les boulevards redessinés par Haussmann, grâce à Hervé, Offenbach et Lecocq, conquérant ensuite l'Autriche de Strauss et de Lehár, l'Angleterre de Gilbert et Sullivan. Parmi les étapes qui ont contribué à son avènement comme authentique théâtre musical, il faut d'ailleurs compter la création de *Mesdames de La Halle* en 1858, fruit de

l'autorisation accordée à Offenbach d'élargir les effectifs de son spectacle. *Ciboulette* s'en souvient évidemment, comme des autres opérettes campant ce milieu typique, en particulier *La Fille de madame Angot* de Charles Lecocq et *Les P'tites Michu* de Messager.

L'action est censée se dérouler en 1867, l'année où Offenbach crée *La Grande-Duchesse de Gérolstein* pour l'Exposition universelle, où la musique et les chanteuses espagnoles triomphent sous la protection de l'impératrice Eugénie. Olivier Métra a trente-sept ans et compose valse et quadrilles à flux tendu pour tous les bals publics de la capitale : il dirigera plus tard ceux de l'Opéra Comique, de l'Opéra puis des Folies-Bergère. On est seize ans après la publication des *Scènes de la Vie de Bohème* où Henry Murger décrit l'utopie des décennies romantiques révolues : le personnage de Rodolphe, son propre autoportrait, se retrouve vieilli dans l'intrigue de *Ciboulette*, rongé par la mélancolie que lui inspire le souvenir de Mimi et dissimulé derrière le nom prosaïque de Duparquet. De ce Second Empire, Émile Zola fera l'âpre portrait dans son cycle des *Rougon-Macquart* en y donnant une place de choix à l'opérette – dans *Nana*, dont l'un des modèles est Hortense Schneider, créatrice de la Grande-Duchesse – mais aussi aux Halles – dans *Le Ventre de Paris*, dont le héros occupe les mêmes fonctions de contrôleur que Duparquet : c'est donc toute une époque, toute une société qui revit sous la plume de Reynaldo Hahn.

Le compositeur met au service de son œuvre l'exigence et le métier qui font de lui un grand musicien savant, mais aussi son goût très éclectique pour les musiques populaires et le chant expressif, fût-il de variété. L'ami de Sarah Bernhardt et de Marcel Proust ne se résume pas à ce musicien raffiné qui, tout jeune, savait enchanter les altesses comme le poète maudit Verlaine. Formé au pragmatisme scénique par Massenet et André Messager, ses deux mentors, il aime sincèrement l'art populaire de qualité. Comment l'occasion se présente-t-elle ? Son ami de longue date, Robert de Flers, qui vient de prendre la direction du *Figaro*, lui propose de relever une forme de défi : ranimer un genre que la comédie musicale à l'américaine semble, dans ces années 1920, reléguer dans le passé. « Acceptez-vous composer musique opérette traditionnelle, dans cadre Halles, comme Fille

Angot ? Amicalement. Flers».

Ce télégramme reçu en voyage stimule autant qu'il rassure ce fanatique de Mozart et d'Offenbach. Il s'agit de composer très français, et plutôt à l'ancienne. «Je ne suis pas fait pour les innovations, je fais partie de ceux qui viennent en second et qui coordonnent», répond-il à Flers en guise d'accord. Le livret est alors écrit en collaboration avec Francis de Croisset puis composé dans le courant de 1921.

En mars 1923, la presse attise la curiosité autour de l'œuvre qui entre en répétition au Théâtre des Variétés. Il faut dire qu'à ce compositeur de premier ordre sont adjointes deux étoiles de la troupe de l'Opéra Comique, engagées pour l'occasion. Edmée Favart (1885-1941), la «muse de l'opérette» d'après Francis de Croisset, crée *Ciboulette* après avoir débuté en Grande-Duchesse et avoir été une brillante Véronique. Jean Périer (1869-1954) crée Duparquet avec l'expérience de nombreux rôles de premier plan composés pour lui : Florestan (*Véronique*), Pelléas, Landry (*Fortunio*), Ramiro (*L'Heure espagnole*), Mârrouf. Le reste de la distribution, dirigée par Paul Letombe, comprend Henry Defreyn (Antonin), Jeanne Pierat (Zénobie), Madeleine Guitty (la mère Pingret), Jean Calain (Roger), Pauley (le père Grenu), René Koval (Olivier Métra), Pierre Larquey (un huissier), Luce Fabiole (la Castiglione), Jeanne Loury (la mère Grenu).

On parle tant dans la presse de la résurrection de l'opérette que Hahn préfère passer la soirée de la création, le 7 avril 1923... au cinéma ! Il rate ainsi une première triomphale où de nombreux numéros sont bissés, voire trissés, en particulier «Nous avons fait un beau voyage». Les comptes rendus ne sont pas tous dithyrambiques : l'œuvre n'est pas assez novatrice pour les uns, trop raffinée et cultivée pour les autres. Mais beaucoup annoncent le retour en force d'un genre qu'en effet Hahn servira désormais avec passion, en particulier deux fois sur des textes de Sacha Guitry.

Vite diffusée en province, *Ciboulette* est reprise plusieurs fois à Paris, toujours avec une production brillante et très attendue : en 1926 au Théâtre Marigny avec André Baugé, Edmée Favart, Danielle Brégis, Madeleine Guitty, Henri Defreyn puis Victor Pujol ; en 1931 à la Gaîté-Lyrique avec René Camia et Aquistapace. Elle est programmée pour la première fois à l'Opéra Comique le 13 mars 1953 avec Roger Bourdin, Geori Boué, Raymond Amade et Lily Grandval et reste à l'affiche jusqu'en 1959.

À plusieurs reprises, ces spectacles donnent lieu à des enregistrements. Porté au cinéma en 1932 par Jacques Prévert et Claude Autant-Lara, *Ciboulette* est l'un des titres lyriques français du XXe siècle le plus souvent gravés au disque. Raison pour laquelle l'Opéra Comique, avec Laurence Equilbey et Michel Fau à la tête de notre production, propose au public de se joindre au chœur et de prendre part au spectacle. Une bonne façon de vérifier combien la phrase de Guitry à Hahn demeure vraie : «Quel charme vous avez ! Vous tenez toutes les promesses qu'on se fait à soi-même en vous attendant – et il y a toujours une surprise ! »

Œuvre à la fois lucide et gaie, *Ciboulette* fait de la nostalgie une force créatrice et une source de joie : elle a beaucoup à nous apporter en 2013.